



LOW JACK

Dans le microcosme de la musique électronique, le nom de Low Jack circule depuis quelque temps comme un bon plan qu'on se refile sous le manteau, sésame pour un dancefloor à combustion spontanée. Le jeune producteur de Rennes, moitié du duo Darabi, a fait ses armes en solo avec quelques maxis de *juke* poisseuse, de leftfield techno découpée à la machette et de jackin'house aux odeurs de soufre, avec une touche déjà singulière, relativement éloignée des canons habituels de la *dance music*. Car Low Jack (de son vrai nom Philippe Hallais) n'est pas du genre à filer droit et n'a pas l'intention de se laisser prendre au piège d'un hédonisme écervelé. Depuis qu'il s'est frotté à la musique industrielle et au noise made in France, l'intrépide producteur s'est mis à diluer ses beats dans une bile noire et toxique, ouvrant les vannes à des ambiances plus délétères.

Après des maxis signés chez Get The Curse et In Paradisum, c'est sur L.I.E.S. qu'il sort ces jours-ci son premier album, *Garifuna Variations*, avec en ligne de mire une transe païenne et chamannique tirant vers la fin du monde plutôt que la récré clubbing-déchirade du week-end. C'est à l'occasion d'une commande des Siestes Électroniques que Low Jack a pris le large – métaphoriquement parlant – vers ses Caraïbes natives, et ce qu'il a ramené dans ses filets tient plus du monstre marin que de la poiscaille exotique. Navigant en eaux troubles, cet hymne au primitivisme post-industriel a de quoi désarçonner sa fanbase de clubbers et on ne serait pas surpris de le voir mettre Villette Sonique à feu et à sang, augurant d'une direction sans compromis qui n'est pas pour nous déplaire.

Ton premier album est assez inattendu, puisqu'il s'agit à l'origine d'un projet réalisé pour le Quai Branly...

À la base, il s'agissait d'une commande des Siestes Électroniques, un festival toulousain dont l'une des éditions a également lieu à Paris au Quai Branly, et où les musiciens et les DJ ont accès aux archives ethnomusicales. J'y venais déjà en tant que spectateur et je rêvais secrètement qu'on m'y invite ! Les artistes présents viennent piocher à droite à gauche des musiques du monde et les mixent dans les jardins du musée. D'emblée, cette contrainte m'ennuyait un peu. Je ne voulais pas forcément travailler à partir de CD, mais plutôt en me basant sur des captations audio de certains films, car ils possèdent aussi un archivage important de vidéos. Samuel Aubert, qui est à l'initiative du projet, était moyennement chaud car le deal consistait quand même à mettre en avant la collection audio du musée. Je suis alors parti dans d'autres directions et à force de chercher, je me suis dit : je suis originaire du Honduras, j'ai été adopté à l'âge de quatre mois, or c'est un pays dont j'ignore complètement la culture, je vais donc suivre cette piste-là.

Tu n'y es jamais retourné ?

J'y suis retourné une fois, mais avec un regard d'Occidental, même si je ne me suis pas contenté du circuit touristique habituel. Autant dire que je connais très peu mon pays d'origine. Et surtout, je ne connaissais rien de son folklore et de sa musique traditionnelle. L'occasion s'y prêtait bien : je pouvais à la fois répondre à la demande et nourrir une démarche plus introspective sur mes origines. Je me suis donc lancé là-dedans

à la volée, sans trop savoir sur quoi j'allais tomber, si j'allais pouvoir en tirer quoi que ce soit, d'autant que le Honduras est un pays minuscule. Sur le plan historique, ça s'est révélé passionnant, mais je ne trouvais rien de percutant musicalement. La musique traditionnelle du Honduras est très imprégnée de culture hispanique, ça ressemble un peu à de la bossa et je me voyais mal partir là-dedans, ça ne correspond pas du tout à mon esthétique. De fil en aiguille, je suis tombé sur les Garifunas, une tribu des Caraïbes étalée sur plusieurs îles du Pacifique d'Amérique Centrale, et assimilée notamment au Honduras. Leur musique est très différente de celle des pays avoisinants. C'est une musique rituelle qui rappelle un peu celle de Centrafrique. Je me suis demandé pourquoi la culture de ce pays était si spécifique, j'ai donc fait des recherches et j'ai découvert une histoire incroyable, presque légendaire : c'est le seul peuple afro-caribéen qui n'a jamais été escl-

ont vraiment leurs propres codes, et les paroles de leurs chants rituels se réfèrent systématiquement à leur histoire. J'ai donc eu tendance à occulter leur musique pour me plonger dans les bouquins et les documents relatifs à leur histoire : photos, traductions de paroles, etc.
Tu as donc fait une relecture de leur histoire plutôt que de te contenter de piocher des samples ?
Oui, il était beaucoup plus inspirant de procéder ainsi. J'ai voulu constituer ma propre narration de cette histoire, en reprenant les thématiques de certains de leurs chants et en les réinterprétant de façon complètement différente. Ron Morelli (*Ndr : DJ, producteur et boss de L.I.E.S.*) m'a tout de même donné quelques directives : il voulait un album assez court, entre trente et quarante minutes. Le live était assez différent, surtout les reliefs et la trame narrative. C'était un live d'une heure et les degrés d'intensité étaient placés

ON M'ASSOCIE SOUVENT À LA SCÈNE CLUB PARISIENNE, À LA CONCRETE... MAIS LA TECHNO M'ENNUIE BEAUCOUP EN GÉNÉRAL, JE NE M'Y RETROUVE PAS DU TOUT, À L'EXCEPTION DE DEUX OU TROIS LABELS, COMME ANTINOTE OU DDD.

ve, qui n'a pas vraiment eu le temps de l'être. La population est constituée en majorité de descendants d'esclaves africains, rescapés du naufrage d'un navire négrier à destination de l'Amérique du Nord. Les survivants ont atterri sur ces îles et ont donc échappé à leur destin d'esclaves. À ce moment-là, ces îles étaient peuplées uniquement d'autochtones amérindiens. Ils se sont d'abord entretenus, puis se sont mélangés, avant d'être colonisés par des conquistadors hispaniques et français. C'est un peuple avec une histoire très dure, qui a connu beaucoup de violence. Et cette histoire incroyable se ressent dans la musique : on y perçoit aussi bien l'héritage de leurs origines centrafricaines (notamment dans les rites funéraires, dont la musique est très proche de la musique rituelle malienne) que leur conversion au catholicisme par les colons européens, notamment dans leur dialecte qui mélange le français, l'espagnol et les langues africaines. Ce syncrétisme païen est vraiment étonnant. Les Garifunas

d'autres moments. Ce n'était pas du tout pensé comme un disque, on y trouvait notamment un titre très long et très répétitif où il se passait très peu de choses. Il faisait très chaud l'été dernier, les gens s'allongeaient, et je voulais les faire entrer en transe. Je voulais vraiment accentuer ce côté lancinant, hypnotique, qui se prêtait vraiment bien à un tel contexte. Quand il a été question du disque, il était impératif pour moi de conserver cette dimension-là, mais arrangée autrement pour coller au format album.
As-tu utilisé des samples au final ?
Il y en a quelques-uns, mais pas tant que ça, et ils sont complètement distordus. Plusieurs morceaux n'en contiennent pas du tout. Mais j'étais obligé de garder certains sons, puisque c'était un projet destiné à mettre en valeur la collection du musée Branly. Il y a des danses, des chants qui abordent certains thèmes que j'ai réinterprétés à ma façon, mais en gardant la tonalité d'origine. Comme la danse punta, assez festive et positive a

priori, mais qui s'avère être un rite funéraire. Sur la forme, c'est très joyeux, ça chante, ça danse, les femmes et les enfants participent, mais les paroles sont vraiment sinistres, ce sont des histoires de naufragés réfugiés sur des radeaux qui se préparent à mourir. J'ai donc pris le parti d'une interprétation littérale, en en révélant le côté deep, dur, dark, intense, plutôt que l'aspect « positif ». J'ai voulu réinterpréter aussi les polyphonies féminines, mais je ne voulais pas utiliser de samples de voix, ça aurait été redondant. Je me demandais comment je pouvais évoquer ces voix à travers d'autres sons. Or, il se trouve qu'à ce moment-là j'écoutais beaucoup un disque d'Asmus Tietchens du milieu des années 80. Sa musique est très avant-gardiste, il utilise des synthés modulaires qui sonnent à certains moments comme des voix. J'en ai juste samplé dix secondes, j'ai changé de tonalité et j'ai superposé les couches pour livrer ma propre interprétation de la polyphonie et des canons de voix. Le plus drôle, c'est que tous les gens qui ont écouté le disque me disent : « Vraiment superbes, ces chants tribaux ! », alors que ça ne vient pas du tout des Garifunas ! (*Rires*)
Il y a aussi cet aspect primitif, percussif, qui m'évoque un peu certains morceaux de Cut Hands...
Il y a des balances différentes entre les morceaux, je voulais contrebalancer le côté robotique, industriel avec un côté plus joué, plus organique. Sur certains passages, je me suis moi-même enregistré en train de jouer des percus, puis j'ai passé le résultat au filtre de certains effets. Je cherchais délibérément ce côté brut, je ne voulais pas me tenir à un rythme tenu, impeccable, je voulais au contraire casser le métronome : relâcher volontairement le poignet, ne pas être trop précis à certains moments de manière à « humaniser » le résultat final. En France, beaucoup d'expériences de ce genre ont eu lieu dans la musique industrielle des années 1980, à base de samples ou de percussions ethniques. Pas mal d'artistes de cette scène, notamment sur le label Permis de Construire, utilisaient ce principe pour susciter une espèce de transe très puissante et organique, tout en conservant une esthétique dure et froide. Je suis un passionné de musique indus française depuis deux ou trois ans, je n'écoute quasiment que ça, même si je suis un vrai *newbie* ! J'ai pris une grosse claque avec Sister Lodine que j'ai découvert l'année dernière, ça a été une petite révolution pour moi.



CE BESOIN DE RENOUER AVEC UN ÉTAT PRIMITIF, BRUT, TOUT EN LE LIANT À UNE ESTHÉTIQUE URBAINE, A FASCINÉ BEAUCOUP D'ARTISTES DE LA SCÈNE INDUSTRIELLE FRANÇAISE DES ANNÉES 80, ET DEPUIS DEUX OU TROIS ANS, ELLE ME PASSIONNE.

J'adore en particulier le morceau « You/Lace-rate » sur l'album *Flame Desastre*, une vraie tuerie. Ça m'a autant touché que la première fois que j'ai entendu Cristian Vogel, et c'était français en plus ! Sur certains morceaux, j'ai vraiment l'impression d'entendre Unit Moebius, mais joué avec des instruments par un groupe de noise rock. Je discutais l'autre jour avec Krikor qui les connaît bien, il m'a fait : « Ne leur dis pas ça, ça ne va pas leur plaire ! » (*Rires*)

J'ai l'impression qu'une nouvelle génération est en train de redécouvrir peu à peu tout un patrimoine sub-underground qui ne touchait qu'un microcosme très marginal à l'époque.

C'est marrant, j'avais cette discussion il n'y a pas longtemps avec Gwen Jamois (*Ndr : alias lueke, également acolyte de Black Devil Disco Club et receleur de vinyles introuvables à des prix prohibitifs*) qui dirige le label Antinote. Je lui parlais de disques qui m'intéressaient et il me disait : « tu sais, ces disques-là, en France, tout le monde s'en fout, même encore maintenant. » Je lui parlais notamment de Manon Anne Gillis, l'une de mes découvertes récentes. Elle a créé dans les années 1980 un label uniquement pour sortir ses propres productions. C'est à mi-chemin entre les arts plastiques, le drone et la musique concrète-bruitiste, c'est très curieux. J'adore aussi High Wolf, je n'avais pas la moindre idée qu'il était français, je ne l'ai appris que très récemment. Je joue sa musique constamment depuis quatre ou cinq ans, en particulier son projet Black Zone Myth Chant sorti en cassette sur son propre label. Ça a été l'une de mes sources d'inspiration. Je l'ai contacté, je me suis aperçu qu'il habitait Rennes, on a sympathisé et on va sans doute faire des choses ensemble. En France, personne ne le connaît, pourtant il

tourne parfois pendant six mois à l'étranger. Évidemment, il œuvre dans un réseau très underground, mais c'est quand même dingue qu'il n'ait aucune reconnaissance dans son propre pays, il a quand même sorti deux albums sur Not Not Fun (*Ndr : dont nous avons parlé à leur sortie*). Même dans la niche où j'évolue, personne ne sait qui est ce mec. Plein de gens font des choses passionnantes en France, mais ce sont des personnes très isolées, comme Ghédalia Tazartès avec Reines d'Angleterre, Jo de Tanzprocesz et El-G qui joue cette année au Sonic Protest (*Ndr : il partage l'affiche avec Thurston Moore et Lee Ranaldo*), ce sont des gens que j'admire beaucoup et que j'aimerais contacter. J'ai aussi découvert un autre artiste fabuleux, Brume. Il a sorti des centaines de cassettes depuis les années 1980 dans l'anonymat le plus total. Et je me suis rendu compte en découvrant tout ce pan obscur de la musique industrielle française que le côté « ethnographique » était omniprésent. Ce besoin de renouer avec un état primitif, brut, tout en le liant à une esthétique urbaine, a fasciné beaucoup d'artistes de cette scène. Leur musique autant que leur démarche sous-jacente, notamment leur intérêt pour les géographies sonores, m'ont beaucoup inspiré. L'idée pour moi n'était pas pour autant de refaire la même chose musicalement parlant, mais de relier aussi un univers primitif à un univers industriel.

Tu ne mélanges jamais ce disque avec le reste de tes productions, plus orientées dancefloor ?

Non, c'est vraiment dissocié, même si je suis toujours dans la recherche d'un son plus dur et plus abstrait comme celui que j'ai développé sur cet album et qui se rapproche de la direction que j'ai envie d'emprunter. J'aime l'idée d'avoir une discographie un peu éclatée,

avec des choses très différentes les unes des autres, mais qui se rejoignent d'une manière ou d'une autre. Finalement, je ne devrais pas le dire, mais j'aime assez peu la techno. En fait, on m'associe souvent à la scène club parisienne, à la Concrete... Mais la techno parisienne m'ennuie beaucoup en général, je ne m'y retrouve pas du tout, à l'exception de deux ou trois labels, comme Antinote ou DDD. Je sais précisément ce qui m'intéresse et ce que je recherche dans la techno. Parmi les artistes qui m'ont marqué et qui ont été des déclencheurs, je citerais Unit Moebius, Panasonic, avant qu'ils ne s'appellent Pan Sonic, Errorsmith, Sleeparchive, Georges Is-sakidis et surtout Cristian Vogel. C'est mon héros, c'est un mec que j'admire, il a une discographie très hétéroclite mais dans laquelle on retrouve toujours sa griffe : il est passé de la hard techno radicale et ultra-minimaliste sur Tresor à de l'electronica-ambient sur Mille Plateaux, en passant par du funk déstructuré avec Super Collider (*Ndr : le duo qu'il formait avec Jamie Lidell*). Pourtant, tout se rejoint et tout est limpide, et c'est pour moi l'essentiel. J'ai un peu pour modèles ces artistes-là, qui m'ont décomplexé à l'idée de faire des choses très différentes d'un disque à l'autre, tout en m'imposant une certaine cohérence.

Quel est ton background ? Quand as-tu commencé à tâter de la musique électronique ?

La musique a commencé à devenir importante pour moi quand j'ai découvert le hip-hop, j'ai acheté des platines vers l'âge de 14 ans et je me suis intéressé au scratch, au côté technique du hip-hop. Je suis devenu un *crate digger*, je me suis entraîné à faire du scratch... Déjà, mine de rien, je recherchais le côté jusqu'au-boutiste du truc, à faire des combinaisons de scratch compliquées, un peu *ruff* et pas très musicales au final.

Logiquement, je me suis donc dirigé vers Cannibal Ox, El-P, le label Def Jux... Une version très sombre, presque industrielle du hip-hop new-yorkais. J'étais à fond là-dedans. C'était des sonorités indus, plus électroniques. C'est comme ça que j'ai dérivé vers la musique électronique pure et dure. J'ai rencontré Guillaume Heuguet, Mondkopf et Somaticae par forums interposés, dans les années 2000. À ce moment-là, on habitait tous dans des petites villes de province. Je viens de Saint-Malo à l'origine, mais j'ai fait mes études à Rennes et j'ai ensuite habité à Nantes. J'ai déménagé à Paris il y a seulement deux ans. Du coup, j'ai évolué dans des univers très différents. À Nantes, on trouve une scène math rock très développée, à Rennes, il y avait beaucoup de soirées dans les squats... Je n'ai pas vraiment une culture du club, je suis plus habitué à l'ambiance go-belet de bière, un peu alterno. Et de l'autre côté, je suis aussi très attaché à la culture hip-hop. C'est de là que vient mon goût pour les rythmiques lourdes et lentes.

Il y a tout de même une vraie émulation dans la scène club ces derniers temps, les producteurs se singularisent de plus en plus, la musique est de plus en plus pointue...

Oui, on est en train de se construire une culture de club comme il n'y en a jamais eu avant en France. En province comme à Paris, il y a de plus en plus de soirées musicalement exigeantes où le public suit plus ou moins. On n'avait jamais connu une telle culture du club à la fois pointue et populaire. Tout ce qu'il y a pu avoir d'intéressant s'est toujours produit dans les circuits plus alternatifs ou dans les raves. Là où j'ai grandi, les clubs n'étaient que des boîtes de nuit et je n'y allais jamais. Je traînais plutôt dans les salles de concert ou les squats, j'assimilais le clubbing à une ambiance « whis-ky-coca » pour les beaufs. Alors que l'Angleterre, la Belgique, les Pays-Bas ou l'Allemagne, en comparaison, ça n'avait rien à voir. Le problème, c'est que la musique électronique est désormais tellement populaire qu'elle est devenue un genre fourre-tout, comme le rock, ça ne veut plus rien dire en soi. Cela dit, j'ai quand même l'impression que le public est de plus en plus ouvert. Quand Sonotown arrive à déplacer 2000 personnes à Saint-Denis avec uniquement des DJs parisiens, ça signifie bien que quelque chose est en train de se passer. Après, je ne suis pas spécialement intéressé par le clubbing. L'année dernière, les endroits où j'ai préféré jouer, c'est Les Siestes Électroniques au Quai Branly et la soirée In Paradisum au Garage Mu – c'était vraiment spécial, l'ambiance était géniale, j'ai adoré y passer des disques. Sinon, en tant que spectateur, j'ai adoré voir Pete Swanson aux Instants Chavirés à Montreuil. C'est ces endroits-là que je trouve les plus cool. C'est pour ça que lorsqu'on m'a proposé de jouer à Villette Sonique avec ce plateau-là (*Ndr : Phamakon, Prurient et Sister Iodine*), j'ai tout de suite accepté. Je m'attendais à ce qu'on m'affilie à un plateau plus techno, avec des artistes dans la lignée de Regis. Or là, je vais pouvoir me lâcher sur des morceaux plus durs, plus barrés et pas forcément dansants.

LOW JACK
Garifuna Variations
(L.I.E.S.)
soundcloud.com/low-jack

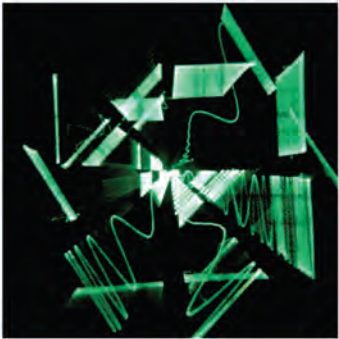


Warp Records A venir...



patten
ESTOILE NAIANT

Sorti le 24 février



Clark
Superscope

Sorti le 10 mars



Squarepusher x Z-Machines
Music For Robots

Sortie CD 7 avril / 12" 19 mai



Oneohtrix Point Never
Commisions 1

Sortie le 19 avril



Eno • Hyde
Someday World

Sortie le 5 mai



Plaid
Reachy Prints

Sortie le 19 mai

EN LIVE

NOZINJA
02.05.14 - Paris, La Machine

HUDSON MOHAWKE
02.05.14 - Paris, Yoyo

JEREMIAH JAE
08.05.14 - Paris, Le Batofar

JACKSON AND HIS COMPUTERBAND
26.04.14 - Bourges, Printemps de Bourges
02.05.14 - Le Creusot, Festival Les Giboulées

ONEOHTRIX POINT NEVER
30.05.14 - Lyon, Nuits Sonores

RUSTIE
30.05.14 - Lyon, Nuits Sonores

FLYING LOTUS
05.06.14 - Paris, Le Trianon

MOUNT KIMBIE
06.06.14 - Paris, Weather Festival